



© Hani Amra

SANS TITRE

*Deux*

Un épisode de ma modeste vie me rend particulièrement fier. Quand je dirigeais l'Institut culturel français de Ramallah, mes supérieurs hiérarchiques m'avaient averti de la visite d'un ancien diplomate de haut-vol, portant le titre d'ambassadeur de France, grande figure de la résistance et haut-fonctionnaire qui fut de ceux qui rédigèrent la Déclaration universelle des Droits de l'Homme de 1948, à l'ONU. Plus anecdotique, il était le vrai personnage représenté par la petite fille dans le film de François Truffaut *Jules et Jim*, qui était une adaptation du récit autobiographique écrit par son père, l'Allemand Franz Hessel, figuré au cinéma par le Britannique Jim. Stéphane Hessel était accompagné, dans son périple en Terre sainte, par un ancien directeur de l'Institut d'études politiques de Paris, Sciences-po, et de leurs épouses respectives. L'éminent diplomate à la retraite, presque méprisé par ceux qui m'avaient ordonné de le recevoir décemment – comme si c'était là une charge dont le Quai d'Orsay les avait affublés inutilement – voulait venir se rendre compte par lui-même de la situation au Proche-Orient. Il avait tenu à faire une halte à Ramallah et, profitant de son passage, il m'avait demandé de lui organiser un récital de poésie dans la bibliothèque du

centre culturel que je cogérais avec le Goethe Institut, spectacle durant lequel il avait passionnément déclamé de mémoire, dans leurs versions originales, des poèmes de Villon, de Rimbaud, de Shakespeare, de Walt Whitman, de Goethe et de quelques autres éminents auteurs. Nous avons sympathisé et il avait perçu en moi, outre le fidèle et appliqué serviteur de l'État que j'étais, un jeune homme qui profondément partageait ses valeurs. Nous nous étions rencontrés et nous nous étions reconnus. Son épouse m'avait particulièrement pris en amitié : elle m'avait donné leurs coordonnées parisiennes, afin que nous nous arrangions pour qu'elle puisse m'envoyer, au bénéfice de la médiathèque de l'Institut, des cartons de livres qui leur avaient été offerts et qui ne pouvaient plus entrer dans leur bibliothèque. Elle m'avait aussi invité à venir les saluer, si je me rendais dans la capitale française et à ne jamais hésiter à leur demander toute l'aide qu'ils auraient été capables de me fournir, proposition dont je n'ai jamais abusé.

Stéphane Hessel était revenu à deux reprises à Ramallah. Une première fois, il tenait à me revoir et à m'annoncer, bien tristement, que ce qu'ils avaient observé durant leur précédent voyage les avait amenés à réaliser l'ampleur de la catastrophe générée par l'occupation israélienne. Il m'avait déclaré, en insistant, que le combat crucial, à mener à un niveau international aujourd'hui, était celui contre l'apartheid, et le colonialisme conduits par l'État sioniste. Il se devait donc de s'engager, avec son épouse, et il voulait utiliser sa notoriété pour tenter d'attirer les projecteurs sur les violences et les crimes commis par Israël, dans des atteintes structurelles et permanentes au droit international et à l'éthique la plus élémentaire. Il regrettait de mettre de côté la Cisjordanie dans cette campagne, tant la situation à Gaza était bien plus dramatique et nécessitait des actions

urgentes. Je lui avais répondu que Gaza et la Cisjordanie, bien que politiquement instrumentalisées et divisées, constituaient une même et unique Palestine : se battre pour l'amélioration de la situation de l'une des régions de la Palestine revenait forcément à œuvrer pour l'autre. Lors de sa troisième visite, Stéphane Hessel m'avait confessé que c'était parce qu'il était parvenu au crépuscule de son existence qu'il pouvait se permettre un engagement et un militantisme dont le prix s'avérait extrêmement élevé – malgré le judaïsme de son père et celui de sa femme, il fut taxé d'antisémitisme et diffamé de la pire des façons par les sionistes de France, sans doute les plus enragés au monde, dès que son appel pour Gaza fut diffusé. Ils continuèrent d'ailleurs à le calomnier et à l'attaquer jusque dans sa tombe. Il n'empêche, Stéphane Hessel venait d'achever de rédiger un petit ouvrage sur la nécessité d'engagement pour chaque génération – il pensait aux jeunes, surtout, que l'on taxait volontiers d'égoïsme, d'incivisme et d'apathie : il y exprimait combien, à son sens, le militantisme était l'unique façon pour un individu et une société de s'édifier, de s'élever et de s'améliorer.

Ainsi, il m'avait annoncé avec une fierté non feinte, mais aussi une réelle inquiétude, qu'allait bientôt paraître un tout petit livre – je crois qu'il avait même prononcé le mot de *plaque* –, que sans doute peu de gens liraient, mais qu'il tenait à éditer pour ainsi apporter cette dernière pierre, comme un ultime témoignage, dans l'édifice de sa vie déjà si riche. La nécessité de laisser ce testament lui avait été dictée par ce qu'il avait vu, et ce qu'il avait refusé de cautionner par le silence, lors de ses visites de la Palestine occupée. Quelques mois plus tard paraissait son pamphlet *Indignez-vous*, qui allait connaître un succès mondial, tant ce qu'il y développe a pu correspondre aux

profonds besoins d'une époque; tant ce qu'il y a écrit est juste, bon, vrai et donc forcément beau, pour plagier la formule de l'éthique socratique. De ce fascicule allait naître le mouvement politique espagnol *Indignados*, puis toutes les expressions des *indignés* de ce monde, en Italie, en Grèce, en Islande et au Portugal, avant que ne suivent les Printemps arabes; partout sur la planète, ceux qui espéraient un monde plus juste et meilleur que celui vers lequel nous nous acheminons, avec une détermination suicidaire, se sont soulevés; les Gilets jaunes français – véritables Communards se révoltant avec une spontanéité inédite contre les violences d'une société hyper-libérale, financiarisée et en cours de dématérialisation – allaient fragiliser l'arrogance sans nom des représentants de ce système.

Le vieux monsieur que j'avais croisé, avec qui nous avons échangé et avec lequel nous nous étions reconnus d'une appartenance à un même monde, à une même sensibilité, à une identique croyance, avait allumé la mèche d'un long soulèvement qui exprimait les profonds dépits et accablements suscités par le nouvel ordre inique qu'avaient pris les sociétés occidentales postmodernes et leurs satellites. J'avais donc assisté au tout début, aux ferments, à la conception même, d'un mouvement universel et qui restera intemporel, puisque devenu historique : sans que nous le voulions ni que nous en envisagions l'ampleur, Stéphane Hessel m'avait fait ce cadeau sans prix.